

# ALEKSANDRA MIR

*The Space Age*

28.11.2013 >< 16.02.2014

L'œuvre d'Aleksandra Mir (° 1967) présente de multiples facettes. Selon le thème abordé, l'artiste a recours à différentes disciplines : événements publics, films, photographie, sculpture, performances, collages et publications. Fil rouge de son travail : les processus sociaux qui sous-tendent les traditions, les normes et les catégories. Sans oublier une bonne dose de curiosité et d'humour.

Elle fait souvent appel à des amis, des connaissances ou de parfaits inconnus pour, de manière ludique, remettre en question et bouleverser les valeurs établies. Elle a par exemple donné libre cours à son ironie et à sa critique dans des œuvres telles que *Life is Sweet in Sweden* (1995), tandis que dans *New Rock Feminism* (1996), elle militait auprès de festivaliers drogués pour qu'il y ait davantage de groupes de musique féminins. Pour son œuvre intitulée *Cinema for the Unemployed : Hollywood Disaster Movies 1970-1997* (1998), elle a projeté des films catastrophe pendant une semaine de travail pour mettre en question les liens entre détente, drame, production culturelle et chômage.

Pour son projet *Daily News* (2002), elle a demandé à plus d'une centaine d'amis d'apporter leur contribution à un journal alternatif afin de « récupérer » son jour d'anniversaire – le 11 septembre. En 2003, elle propose de créer *Stonehenge II*, une réplique grandeur nature du site de Stonehenge qui serait librement accessible au public. Sa critique des interactions sociales urbaines et de la désaffection des villes s'est exprimée dans *The Big Umbrella* (2004), où l'artiste a invité des étrangers à l'accompagner sous un gigantesque parapluie pouvant abriter seize personnes. Le parapluie cassé et les photos de ses interventions font aujourd'hui partie de la collection du S.M.A.K. à Gand. Pour la 53e biennale de Venise, elle a fait imprimer un million de cartes postales illustrées de cours d'eau traversant des paysages tels que le désert du Sahara, le gratte-ciel de Manhattan et l'Opéra de Sydney, chacune portant une inscription indiquant qu'il s'agissait d'une vue de Venise (*Venezia, all places contain all others*, 2009). Pour *Satellite crashes down in Porto Alegre, Brazil* (2013), son œuvre la plus récente, elle a fait construire en extérieur une sculpture monumentale, et a créé une campagne médiatique fictive.

Un de ses livres d'art, le *How Not To Cook Book* de 2009, est un recueil de 1.000 erreurs à ne pas commettre en cuisine. Dans un monde inondé de livres de cuisine et fourmillant de chefs célèbres, le livre d'Aleksandra Mir est un acte de rébellion contre la culture gastronomique contemporaine.

## CONQUÊTE DE L'ESPACE

Cette exposition réunit pour la première fois les premiers films d'Aleksandra Mir, *First Woman on the Moon* (1999), *Gravity* (2006) et *The Seduction of Galileo Galilei* (2011), sa série de collages *The Dream and The Promise* (2008-2009) et son œuvre récente *Satellite crashes down in Porto Alegre, Brazil* (2013).

Depuis le début de sa carrière, la navigation spatiale est un thème récurrent chez Aleksandra Mir. Elle considère que certains événements de la culture populaire mondiale, comme le développement de l'aviation grand public, le premier alunissage et le développement de différents programmes spatiaux ont énormément influencé notre mode de vie et notre manière de définir notre place dans le monde. Les fictions d'Aleksandra Mir, au-delà de célébrer ces événements, les remettent en question dans une dimension historique et sociale.

## RELIGION ET SCIENCE

Les films d'Aleksandra Mir, épilogues autonomes de ses performances publiques, abordent tous un thème historique ambitieux. Dans son dernier film *The Seduction of Galileo Galilei* (2011) ainsi que dans ses collages *The Dream and The Promise* (2008-2009), elle souligne les similitudes particulières entre science et religion. L'artiste s'inspire pour cela d'une citation de Galilée, savant et philosophe italien du 16e siècle célèbre pour ses découvertes scientifiques en physique, mathématiques et astronomie, qui aurait notamment déclaré avoir « fait davantage de découvertes par la grâce divine qu'à l'aide de télescopes » (Galileo Galilei, Lettère).

Bien que vilipendé pour avoir défendu une vision copernicienne et héliocentrique du monde, contraire au dogme de l'Église catholique qui soutenait que la Terre était au centre de l'univers, Galilée restera

profondément croyant. Les œuvres d’Aleksandra Mir soulignent ce paradoxe en créant une atmosphère évoquant autant Hollywood qu’une cathédrale. Les bandes son « bombastiques », émaillées de conversations originales de la NASA, de musique pop et de musique baroque, remplissent les salles d’exposition.

**SALLE 15**  
**FIRST WOMAN ON THE MOON (1999)**

Une des œuvres les plus célèbres d’Aleksandra Mir est le film *First Woman on the Moon* (1999). Il relate un événement d’une journée, au cours de laquelle un alunissage a été mis en scène, accompagné d’une cérémonie, sur la plage de Wijk aan Zee, aux Pays-Bas. L’œuvre mêle de manière ludique des sujets tels que l’exploration spatiale, le féminisme et l’impérialisme. Dans le sillage de l’appel lancé par le président Kennedy pour envoyer un homme sur la lune, Aleksandra Mir s’est attelée à sa mission: envoyer une femme sur la lune avant la fin du millénaire. Malgré un budget restreint, 30 ans après le premier alunissage, Aleksandra Mir a réussi à devenir la première femme sur la lune. Avec l’aide de la population locale, de nombreux bénévoles et de généreux sponsors, elle est ainsi parvenue à s’infiltrer dans l’histoire de la conquête spatiale, jusqu’ici dominée par les hommes.

Ce n’est pas par hasard qu’Aleksandra Mir a décidé de travailler avec Hasselblad, le fabricant suédois d’appareils photo. Apollo 11 était en effet équipé d’appareils photo Hasselblad pour documenter sa mission et le premier alunissage. Hasselblad a donc fourni à Aleksandra Mir et ses photographes le soutien technique requis pour établir, en essence, un parallèle entre les retombées médiatiques des deux événements. Hasselblad a également offert à l’artiste un appareil panoramique à porter pendant l’événement. Cet appareil fait aujourd’hui partie de la collection du Musée Guggenheim de New York, à côté d’autres éléments de référence comme la jupe d’Aleksandra Mir, le drapeau et d’autres objets éphémères ayant « survécu » à la mission.

**PAYSAGE LUNAIRE**

Aleksandra Mir a fait appel à des bulldozers pour transformer la plage en paysage lunaire. Au coucher du soleil, elle s’est rendue sur le sommet le plus élevé pour y planter un drapeau américain, déboucher une bouteille de champagne et inviter le public à la rejoindre pour faire la fête.

« WIJK AAN ZEE – 28 août 1999.

*À grands renforts de pelleteuses et de main d’œuvre, une plage néerlandaise est transformée en paysage de collines et cratères lunaires. C’est le crépuscule. Les travaux cessent. Un roulement de tambour annonce la cérémonie. Une femme, drapeau américain à la main, gravit ce sommet lunaire imaginaire.*

*Le soir même, alors que la fête bat encore son plein, le paysage retrouve son aspect de plage, sans la moindre trace de ce qui s’y est passé – ne subsistent que le souvenir et un récit destiné aux générations futures. »*

Bien que l’ampleur du projet rappelle les ambitieuses entreprises du Land Art des années 60, lors de son voyage spatial, Aleksandra Mir a plutôt mis l’accent sur l’implication de la communauté locale et des médias à l’échelle mondiale. Dans cette création, la « conquête de l’espace » est davantage considérée comme un jeu de pouvoir chauvin, l’intention étant ici de démontrer comment chaque événement peut être manipulé par sa présentation dans les médias.

La vidéo se compose d’enregistrements de qualité médiocre de l’événement et d’images qui avaient été diffusées par les chaînes néerlandaises. La bande son contient des conversations originales de la NASA et des extraits du discours où Kennedy, en 1961, exhortait sa nation à se rassembler autour de la mission.

Pour *First Woman on the Moon* - comme pour toutes ses autres œuvres -, Aleksandra Mir s’est abondamment documentée. L’artiste part à la recherche de toutes les références existant dans la culture populaire afin de délimiter son domaine de recherche. En mêlant ces références avec des rencontres et souvenirs personnels, cette quête suit un trajet organique, source permanente de nouvelles découvertes. Elle a notamment approché la NASA pour obtenir des photos originales des études géologiques réalisées au cœur de l’Islande pour préparer les missions lunaires. Elle a même eu l’occasion d’être en contact avec Neil Armstrong, le premier homme à avoir marché sur la lune en 1969 lors de la mission spatiale Apollo 11, et Arthur C. Clarke, auteur du film culte *2001: A Space Oddysey* (1968). Tous deux ont réagi à son film très positivement et avec beaucoup d’humour, et ont entretenu avec elle une abondante correspondance.

**SALLES 16-17**  
**THE DREAM AND THE PROMISE**

Aleksandra Mir expose des collages établissant des liens entre l’iconographie religieuse et des images de l’espace.

Science et religion sont souvent présentées comme opposées, telles deux extrêmes qui ne se rencontrent que rarement. Galileo Galilei, père de la science moderne, tout en étant catholique convaincu, démontre toutefois le contraire.

Pour illustrer ce lien entre science et religion, Aleksandra Mir utilise elle-même des images trouvées dans deux endroits très éloignés, à savoir en Floride, au centre spatial Kennedy, et en Sicile, dans les églises baroques. C’est là qu’elle a découvert les nombreux points communs entre l’iconographie de la NASA et de l’Église catholique. Le ciel est représenté d’une manière similaire, les casques des astronautes

ressemblent aux auréoles des saints, et la révérence qu’on peut lire sur les visages lors du lancement d’une fusée est proche de l’expression des croyants pendant les rituels religieux, etc. Les collages sont magnifiquement dorés à la feuille, ce qui leur rend un statut d’icône.

**SALLE 18**

Deux films sont projetés successivement : *Gravity* (07’18’)’ et *The Seduction of Galileo Galilei* (16’33’’).

**GRAVITY (2006)**

En 2006, Aleksandra Mir, qui a imaginé une suite à son alunissage de 1999, se lance dans un nouveau projet spatial ambitieux : la construction d’une fusée de 22 mètres de haut. Cet engin spatial a été réalisé dans The Roundhouse, ancien bâtiment industriel de Londres aujourd’hui utilisé comme espace polyvalent dédié aux performances. Avec l’aide des nombreux techniciens et ingénieurs, la fusée fut construite en matériaux de récupération en provenance de toute l’Angleterre : acier, fibre de verre, pneus de tracteurs, ventilateurs, etc. Et pour finaliser l’ensemble, Aleksandra Mir a utilisé des éclairages et des fumigènes qui donnent véritablement l’impression d’être en Floride au centre spatial Kennedy, dans un hangar de la NASA. Et pendant que l’équipe de production était à l’œuvre sur la fusée, Aleksandra Mir filmait les opérations. Là aussi, comme c’est le cas de nombre de ses projets, il s’agissait d’une exposition temporaire d’à peine trois jours. Tout a ensuite été démonté et les matériaux ont été recyclés. Certains éléments de la fusée ont par exemple été réutilisés dans le métro londonien.

**THE SEDUCTION OF GALILEO GALILEI (2011)**

Pour ce film, Aleksandra Mir s’est inspirée de Galileo Galilei. Il se dit que le savant, lors de ses expériences, jetait des poids de différentes masses du haut de la tour de Pise. Comme les éléments tombaient tous aussi vite, quelle que soit leur masse, il a pu démontrer la loi de la chute des corps.

La vidéo montre l’artiste elle-même aux prises avec la loi de la gravité. Avec son équipe et plusieurs grutiers professionnels, elle empile des pneus de voitures pour créer de hautes tours qui finissent par s’effondrer… puis elle recommence. Ces différentes tentatives ont été filmées au cours d’une journée à Goodwood Kartways, Stouffville, Ontario, à une quarantaine de kilomètres au nord de Toronto. Pour toutes les personnes concernées, ces tentatives et échecs invariablement répétés n’étaient qu’un peu plus d’huile sur le feu, alimentant un fébrile désir.

À mesure que s’égrènent les événements, il devient clair qu’un acte en apparence aussi simple qu’empiler des pneus est au cœur d’une série d’actions complexes impliquant de nombreuses personnes, d’énormes

engins, le vent et la gravité. Au-delà d’établir des liens entre Galilée, la science et la religion, l’événement recoupe des références artistiques historiques et d’autres histoires emblématiques. Plus particulièrement le mythe grec de Sisyphe, roi de Corinthe. Puni par les dieux, la légende veut que ce roi fut condamné à faire rouler éternellement un rocher jusqu’en haut d’une colline. On retrouve également des similitudes avec le Land Art, avec les formes répétitives et les séries du minimalisme, ainsi qu’avec les « Objets trouvés » de Marcel Duchamp.

.....

**THE SPACE AGE**

Dans *The Spage Age*, le catalogue qui accompagne cette exposition, Martin Herbert écrit à ce propos : « Malgré l’ampleur de ces éléments, ils restent toujours en deçà de l’art d’Aleksandra Mir qui, outre les objets eux-mêmes, englobe également la particularité, la motivation et les préjugés secrets de chacun de ceux qu’elle crée, rencontre ou dont elle entend parler. Vous aimeriez construire quelque chose de suffisamment vaste pour contenir tout cela, y compris l’infini, une sorte d’ “art qui serait un postulat” ? Rien n’est plus grand que l’espace. »

.....

Née en Pologne en 1967, Aleksandra Mir est encore jeune lorsque sa famille déménage en Suède, où elle passera son enfance. Elle arrive en 1989 à New York City, où elle étudie les Arts médiatiques à la School of Visual Arts, puis l’anthropologie culturelle à la New School for Social Research. Quinze ans plus tard, elle déménage à Palerme, en Sicile, où elle restera cinq ans. Aujourd’hui, entre ses multiples voyages artistiques, elle réside à Londres.